

SI JE FERME LES YEUX

DU MÊME AUTEUR

Le Dernier Battement de cœur, 2016

Simona Sparaco

SI JE FERME LES YEUX

roman

Traduit de l'italien par Élise Gruau



© 2013, Simona Sparaco

Paru sous le titre original

Se chiudo gli occhi

Éditions Giunti, 2014

© Éditions Michel Lafon, 2017
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Ce livre est dédié à qui y a cru
depuis toujours.
Peut-être parce que vivant
dans le monde des sibylles.
Carla, Claudio.
Pietro.
Merci.

Le jour où tu es réapparu dans ma vie, j'étais au travail. J'étais vendeuse dans un laboratoire de photographie au troisième étage d'un centre commercial. Une petite boîte, longue et étroite, où le soleil était remplacé par une dizaine de spots halogènes qu'un interrupteur suffisait à allumer.

La nuit précédant notre rencontre, j'avais fait un étrange rêve. J'étais allongée dans une forêt, ombre parmi les ombres, paralysée par une frayeur croissante, mais en même temps sous le charme d'une voix qui m'appelait, lointaine et indéchiffrable, comme le chant d'une sirène. Je m'étais réveillée en sursaut, en pensant à toi, avec le pressentiment que quelque chose d'exceptionnel allait arriver. On peut censurer ses affects, mais pas ses rêves. Les rêves vont jusqu'au bout.

Simona Sparaco

Ce jour-là, je parcourais des tirages de photographies qui racontaient une promenade en haute montagne. La seule chose qui me plaisait dans ce travail que j'avais accepté à défaut d'un autre, c'était de plonger dans la vie de parfaits inconnus, un peu comme quand on observe de la rue l'intérieur éclairé d'un appartement. Il s'agissait pour la plupart de photographies de vacances. Je pouvais entrevoir la vie d'avocats, de juges et d'ingénieurs en shorts et manches courtes, le visage brûlé par le soleil et leurs bras entourant leurs enfants. Avec Laura, la propriétaire du magasin, nous avons passé des après-midi entiers à en chercher un qui ait l'air véritablement heureux. Mais sur la surface brillante du papier, figées dans des sourires artificiels, les personnes me semblaient presque toujours vulnérables, un peu perdues. Pas à leur place.

À un certain moment, j'ai levé les yeux, porté mon regard jusqu'au seuil du magasin, et je t'ai vu.

Tu avais vieilli et tu étais amaigri. Ton sourire était incertain, à peine une courbe esquissée sur les lèvres. Comme si tu étais toi aussi l'image cristallisée d'une photographie.

Laura t'a pris pour un client et elle est restée derrière son poste d'ordinateur, sans pouvoir

Si je ferme les yeux

imaginer l'impact de ta visite sur ma vie. Ce fut comme si, à l'improviste, l'obscurité s'était faite. Comme si les va-et-vient du centre commercial, les vitrines, les passants, les escaliers roulants, et jusqu'aux photographies, tout s'était d'un coup assombri et avait perdu tout sens. Il n'y avait plus que toi. Et moi. Après tant d'années, de nouveau l'un en face de l'autre.

Tu portais un pantalon en lin couleur moutarde et une large chemise délavée qui avait dû être bleue, ou peut-être grise. Toi, tu peux bien porter une chemise défraîchie, ce que les autres pensent ne t'a jamais importé. Autrefois, tu sortais même avec des traces de plâtre et de peinture sur tes vêtements ; et si on te prenait pour un peintre en bâtiment, tu souriais, amusé. Ensuite, le succès venant, être négligé devint pour toi un style. Et pourtant, à chacune de tes apparitions, c'était comme si je venais d'être reçue en audience papale – jusqu'à ce jour, où je t'ai regardé t'approcher du guichet, ton visage un peu gonflé et ton corps qui semblait presque desséché.

Ensuite tu as ouvert la bouche et tu as dit simplement « Salut », comme si nous nous étions vus quelques jours plus tôt. En réalité, quatre ans

s'étaient écoulés, et ton dernier appel remontait à trois Noël's auparavant.

Je ne sais quelles pensées s'agitaient dans ton esprit. Pour ma part, je sentais quelque chose en moi qui m'oppressait, sous le sternum, devenant de plus en plus aigu et insupportable. J'ai penché la tête, arrêtant mon regard sur mes mains immobiles sur le guichet. J'avais cessé depuis longtemps de fantasmer sur la possibilité de ton retour, et je n'avais aucun scénario à suivre.

– Va-t'en, t'ai-je dit dans un murmure.

J'étais persuadée que tu allais insister. Je craignais que tu entreprennes une de tes habituelles comédies et cherches à me reconquérir avec ton charme légendaire. Afin d'attirer l'attention, tu aurais été capable de déclencher toutes les alarmes du centre commercial. Toi, l'homme des grands retours, et moi, l'ingrate qui ne sait pas l'apprécier. Mais au contraire tu as battu en retraite, tu t'es retiré comme un animal dans sa tanière. Pour une fois, j'avais dû te surprendre, en te volant la vedette. Tu es sorti du magasin sans faire de bruit, si ce n'est en déclenchant l'ouverture des portes coulissantes.

Quand j'ai relevé les yeux, on ne distinguait déjà presque plus ta silhouette dans la clarté

Si je ferme les yeux

blanche et froide des lumières artificielles. Je t'ai d'abord vu te fondre dans la masse des gens, puis en un instant devenir aussi minuscule qu'un pixel. Comme si le centre commercial n'avait été qu'une immense installation photographique, ou un tableau de Pintaldi, et toi rien d'autre qu'un petit point, un petit point noir.

– Viola, qui était-ce ? m'a demandé Laura, en relevant les yeux de son ordinateur.

– Personne, lui ai-je répondu, tout en reprenant les photographies.

Et c'était ainsi que j'essayais désespérément de t'imaginer : un inconnu entré dans le magasin par erreur, ou la lumière qui me jouait des tours.

En fait, c'était toi, mon père.

– *Papa, qu'arrive-t-il aux enfants lorsqu'ils se perdent ?*

– *Rien, Viola. Les enfants ne se perdent jamais vraiment.*

– *Oui, mais s'ils se perdent ? Que leur arrive-t-il, s'ils se perdent ?*

– *Eh bien, ils restent des enfants.*

Ma fille Cristina est née avec beaucoup de cheveux sur la tête, et ce jour-là mon père était absent.

Depuis, ses cheveux ont poussé et elle les a toujours portés longs ; ils sont de la couleur des feuilles d'automne par une journée ensoleillée. Quand je suis rentrée chez moi après ton apparition dans le magasin, je l'ai fait asseoir sur mon lit et j'ai commencé à la coiffer avec soin. Je me souviens de m'être adonnée à notre rituel quotidien comme pour me défaire de l'impression d'un danger imminent. Avec des gestes lents et hypnotiques, je parcourais les vagues souples de ses cheveux, en imaginant le jour où elle le ferait seule face à un miroir. Le jour où quelqu'un l'attendrait en bas de la maison pour son premier rendez-vous. Je me demandais

Simona Sparaco

si elle aurait encore cette frange sur le front, qui à quatre ans faisait se dresser une boucle de façon si impertinente. Qui sait si l'homme qu'elle choisirait pour compagnon caresserait cette boucle en tentant de la dompter comme je le faisais avec la brosse en cet instant précis... Et qui sait si cet homme ressemblerait à son père... Si elle, elle le choisirait par imitation ou à l'opposé.

Paolo et moi ne faisons plus l'amour depuis longtemps. Mais cela, Cristina ne pouvait pas le savoir. De même qu'elle ne pouvait savoir que l'agence commerciale dont son père était l'associé se trouvait en difficulté. Il avait beau se comporter comme s'il faisait encore partie d'une agence prestigieuse, en réalité il travaillait à domicile, ayant aménagé un mini-bureau dans la pièce attenante à la cuisine. Mais en apparence, tout du moins aux yeux d'une fillette de quatre ans, tout était demeuré inaltéré. Nous prenions notre petit déjeuner ensemble tous les matins, nous regardions la télévision sur le canapé en cuir et nous dormions encore dans le même lit, celui que ses parents nous avaient offert pour notre mariage. Nous étions

Si je ferme les yeux

une famille, un couple. Sauf que nous nous adressions rarement la parole et que, sous les couvertures, nous ne nous effleurions plus.

Les enfants ignorent tant de choses.

Paolo était l'exact opposé de mon père. Un homme qui savait faire les comptes, se souvenait de payer les factures et n'oubliait jamais un anniversaire. Un bloc de rigueur et de rationalité. Un esprit pratique, enfin, après l'ivresse et la démesure dans lesquelles j'avais grandi.

La dernière fois que j'avais vu mon père, c'était le jour de mon mariage. Il était revenu exprès de Paris pour l'occasion. Mon gros ventre était serré dans la robe blanche qui avait été celle de ma mère, et lui avait le regard distrait. Un instant avant de me conduire à l'autel, il m'avait dit :

– Un jour, il faudra que tu m'expliques ce que tu lui trouves, à celui-là.

Son haleine empestait la bière, et il portait une veste sombre trop petite pour lui ; mais j'avais apprécié le fait qu'il en ait trouvée une. Ensuite, il avait glissé mon bras sous le sien, en lissant ma manche en soie brillante, et m'avait escortée jusqu'à l'autel.

Simona Sparaco

– Je pensais te l’avoir dit, avait-il ajouté à l’improvisiste en parcourant la nef. Méfie-toi des bosses et des lèvres fines.

En réalité, Paolo n’avait jamais eu de bosse. Mais l’air humble et empoté, ça oui. Et au début il m’inspirait de la tendresse. Ce jour lumineux de printemps, j’étais allée comme une naufragée à la rencontre de ses lèvres minces et souriantes, enfin sauvée des eaux d’un océan d’absence. J’avais vingt-cinq ans, Cristina allait naître, et Paolo était un homme fiable. Je ne m’étais même pas demandé s’il serait ou non un bon mari, parce que j’étais certaine qu’il serait un bon père.

Cristina et moi étions en train de nous sourire dans le miroir quand le bruit de la porte d’entrée nous parvint. Paolo venait à peine de rentrer, l’autre moitié de son monde qui pouvait enfin se recomposer après la longue attente de l’après-midi. En revanche, rien ne revenait pour moi avec le retour de Paolo. Rien qu’un bruissement d’enveloppes et les clés tintant sur la console de l’entrée. Sa voix qui appelait ma fille, et elle, parcourue par un frisson d’impatience. En un instant, elle ne m’appartenait

Si je ferme les yeux

plus. Sa queue-de-cheval s'échappait d'entre mes doigts ainsi que sa frange qui, ramassée ainsi, ressemblait à une petite langue. Je savais que son père allait lui ébouriffer les cheveux, décoiffer sa frange, pour ensuite la prendre dans ses bras et la faire voler en l'air. Il allait l'embrasser en faisant un drôle de son avec ses lèvres. Il allait lui demander pardon de rentrer si tard.

Dans les histoires de la mythologie que mon père me racontait quand j'étais enfant, il fallait toujours se regarder dans les yeux : Eurydice qui supplie Orphée de se tourner en parcourant le trajet vers la vie ; Psyché qui éclaire le lit d'une lanterne pour voir enfin le visage de son amour ; Sémélé qui brûle comme une torche à la vue de Zeus. Le besoin de se regarder est plus fort que le danger. C'est la vie qui est en jeu, mais cela n'importe pas. Aux ténèbres, s'oppose toujours la lumière.

Ce soir-là, je jetais les ordures dans la poubelle en bas de chez moi quand je vis une ombre traverser la rue déserte. Je me retournai brusquement, prise de panique. Je sentis une main saisir mon bras. Mon père, avec un visage fantomatique, se trouvait devant moi.

Simona Sparaco

– Tu m’as fait une peur bleue !

– Je suis désolé, Viola, a-t-il répondu, et ses yeux étaient fatigués, ceux de quelqu’un qui vient à peine de se réveiller. J’ai besoin de te parler.

– À cette heure-ci ? lui fis-je remarquer.

– Oui, mais pas ici, au milieu de la rue. Allons dans mon atelier.

Je sentais mon cœur palpiter, et pas seulement parce que j’avais cru qu’il s’agissait de l’assaut d’un inconnu. L’inconnu que je redoutais le plus se trouvait là, devant moi, avec son air si familier.

Je soupirai, incertaine. Je regardai autour de moi.

– Donne-moi le temps de prévenir Paolo.

– Tu prends aussi les clés de ta voiture ?

– Pourquoi ? Comment es-tu arrivé jusqu’ici ?

– En taxi.

– Pourquoi ne m’as-tu pas appelée ?

– Je n’ai que ton numéro de téléphone fixe, et je ne voulais pas vous déranger à cette heure.

Ce fut notre premier échange après des années de silence.

Si je ferme les yeux

Je revins avec les clés et nous nous retrouvâmes tous les deux dans ma voiture, roulant en direction de son atelier.

Même si je me détestais d'avoir cédé, je savais ce qui m'avait poussée une fois de plus à le suivre. Le besoin de le regarder dans les yeux, de chercher dans son regard le père que j'avais connu enfant, l'homme drôle et fantasque qui avait le pouvoir de me faire me sentir toujours bien là où j'étais, dans ce filet de sécurité, sans les écarts et la démesure qu'étaient le chaos de son monde à mes yeux d'alors. Je m'étais souvent demandé, au cours de toutes ces années, où il était passé, ou s'il avait même jamais existé. S'il ne s'agissait pas plutôt d'une invention de ma mémoire.

Je rompis le silence embarrassé qui nous enveloppait.

– Qu'es-tu venu chercher ?

– J'ai perdu beaucoup de temps, répondit-il, d'un ton mélancolique que je ne lui connaissais pas.

– Je crois que tu es vraiment en retard, alors.

Il tendit le menton vers moi, avec une moue amère.

Simona Sparaco

L'immeuble où se trouve son atelier, celui dans lequel j'ai grandi, est une ancienne pâtisserie. Il y avait quelque chose de lacéré dans ce lieu, dans tout le quartier, et cela ne tenait pas seulement aux enduits qui tombaient en lambeaux ou aux traces d'affiches, ni aux rails du tramway qui ressemblaient à de longues blessures sur la chaussée. Les déchirures faisaient partie de la mémoire de mon enfance, associée à chaque fissure ou brique défectueuse, dans les boutiques des artisans et dans les immeubles à passerelle au bout de la rue. Au troisième étage de l'immeuble, se trouvait notre grand appartement blanc et lumineux, avec ses verres dépolis qui donnaient sur la cour intérieure, les colonnes de fer, le vieux parquet qui grinçait à chaque pas. Le soir, l'appartement était toujours plein de gens. Je m'endormais bercée par le fond sonore, où la musique se mêlait aux conversations de ceux qui emplissaient la maison de verres vides et de mégots. Dans la journée, l'appartement revêtait une apparence plus bourgeoise, exception faite de l'atelier de mon père, qui ressemblait à une grotte. En y entrant, on avait l'impression d'avoir découvert, au milieu de toute cette poussière, les vestiges d'une civilisation disparue. Des tableaux

Si je ferme les yeux

et des sculptures gisaient au sol, ressemblant à d'étranges créatures lunaires. Ma mère sortait tôt le matin et ne revenait que le soir à l'heure du dîner. C'était mon père qui s'occupait de moi, avec ses cheveux longs toujours ébouriffés et ses chaussures de montagne même en été. Il avait appris à organiser son temps en fonction de mes besoins, à polir ses aspérités, à devenir doux et gentil. Rien que pour moi.

Le matin, il me réveillait en me racontant la mythologie grecque qu'il revisitait, avec sa façon exubérante et littéraire de raconter les choses. Je me souviens des repas bricolés, des sandwiches pour le déjeuner. Parfois il me réveillait tôt le matin et me disait : « Aujourd'hui nous allons faire une chose qui doit rester un secret entre toi et moi » ; et au lieu de me conduire à l'école, il m'emmenait voir les œuvres du Caravage dissimulées dans les églises de Rome, ou à l'aéroport ou à la gare pour nous rendre dans une ville où se tenait une exposition importante. Nous partions le matin et rentrions le soir. Il était tellement distrait que, si je n'y prenais garde, il pouvait bien m'oublier quelque part.

Quand ma mère et moi sommes parties, il a divisé l'appartement en deux et gardé seulement son atelier. Pendant des années, dans

Simona Sparaco

ce qui avait été nos chambres vécut un jeune artiste avec son berger allemand.

C'est seulement lorsque nous sommes sortis de la voiture que je me suis rendu compte qu'il portait un pantalon de pyjama à l'envers et un pull en laine à même la peau, comme s'il était parti à toute allure, en proie à un élan irrésistible pour dépêcher une affaire urgente. Mais même dans ces cas-là, il me paraissait toujours aussi élégant. Peut-être par sa façon de se déplacer, de bouger. Ou peut-être parce que, même négligé et peu fiable, il était pour moi un être exceptionnel. Je me maudissais rien que d'y avoir pensé, maintenant. Et de ne pas avoir eu la force de lui tourner le dos et de prendre la fuite.

Débarassé des toiles et des sculptures qui l'avaient peuplé pendant des années, son atelier me sembla comme rapetissé, dépourvu de la magie que je gardais en mémoire. Les murs étaient blancs, l'un étant occupé par une vieille bibliothèque ornée par les châssis que mon père utilisait autrefois pour composer ses sculptures,

Si je ferme les yeux

et l'autre recouvert par un accrochage sans ordre de brouillons et d'esquisses. S'y trouvait aussi ce dessin au crayon auquel il était depuis toujours attaché : il représentait une jeune femme aux cheveux roux au sommet d'une montagne, avec dans son dos, en bas, le panorama d'une plaine fleurie, unique exemple dans son œuvre de l'emploi de la couleur.

Au milieu de la pièce, se trouvaient deux canapés en daim et une table basse en métal. Mon père s'assit sur le plus grand, en croisant les jambes et les doigts de ses mains à la façon d'un vieil aristocrate.

– Je suis content que tu sois là, déclara-t-il.

Sa voix semblait venir de loin. Il alluma un joint.

– J'ai arrêté de fumer, ajouta-t-il en aspirant la fumée, face à un cendrier plein. C'était sa façon de détendre l'atmosphère, de faire de moi sa complice, peut-être ; mais nous n'avions jamais eu le même sens de l'humour, je restai donc impassible face à son sourire. J'avais froid.

Il détailla ma tenue anonyme et négligée d'un œil circonspect : un pull beige, large, sur un pantalon gris. J'avais maigri moi aussi, je m'étais élancée en une silhouette anguleuse ; mon visage était vierge de maquillage, et les

Simona Sparaco

cheveux de ma couleur naturelle, châtain clair avec des reflets blonds. Mal à l'aise de me sentir observée, je les nouai sur la nuque avec mes doigts.

– Tu veux boire quelque chose ?

Je le regardai, effarée.

– Mais que veux-tu au juste ?

Sa façon de tergiverser m'énervait, de même que le fait qu'il ne m'ait posé aucune question à propos de Cristina.

– Je dois faire certaines choses, dit-il.

J'avais entendu dire que cela faisait désormais plus de trois ans qu'il ne travaillait plus. Je me demandais ce qui l'avait poussé à abandonner la recherche qui l'avait accompagné pendant toute sa vie. Son espace de travail était encore là, sous la bibliothèque : une mince table en aluminium et une chaise en bois, incrustée de plâtre, avec tous les instruments à leur place. Il y avait des spatules, des pinces, des morceaux de papier de verre, des couteaux de modelage aux poignées en bois, tous barbouillés. On aurait dit des restes fossilisés, mais comme sur le point de se ranimer d'un moment à l'autre. Et de l'autre côté se trouvait une de ses rares sculptures, peut-être la seule qu'il n'ait pas encore vendue, la première de la série des

Si je ferme les yeux

bas-reliefs en plâtre qui avait eu le plus de succès. Son nom était *Eikasia*, qui signifie « imagination » en grec ancien.

Elle était appuyée à côté de la fenêtre, légèrement à l'ombre. Un tableau blanc sur le blanc du mur. Géométrique, et en même temps primitive. Je n'avais jamais su ce qu'elle représentait. Il y avait deux globes lisses à moitié immergés dans une surface de plâtre blanc et reliés entre eux par deux pivots qui descendaient en diagonale et se rejoignaient dans une pente trapézoïdale. Elle changeait de forme en fonction de l'éclairage. Mon père n'était pas le genre d'artiste à donner des explications sur ses œuvres : il laissait aux critiques toute liberté d'interprétation, et il n'avait pas fait exception pour *Eikasia*. Mais elle avait été son premier bas-relief – et la ligne de fracture de notre relation.

Il commença à y travailler quelques années après avoir quitté notre maison, alors qu'il revenait encore souvent dans son atelier pour sculpter et n'en repartait que vers l'heure du dîner. La lumière avait toujours été une de ses obsessions, et la confrontation avec un bas-relief portait cette obsession au plus haut degré. « Nous ne sommes que des éclats de lumière »,

Simona Sparaco

aimait-il à répéter en citant le sculpteur Medardo Rosso ; et je le vois encore manipuler une lampe autour d'*Eikasias* pour me montrer comment elle s'animait en fonction de la lumière. Comment, grâce à un mouvement infime, un relief minime pouvait devenir un volume plein.

Lorsque cette œuvre fut achevée, ma mère et moi partîmes vivre dans la maison qui avait appartenu à mon grand-père. Et peu de temps après mon père partit vivre à Paris. J'étais en cinquième. J'avais de bons résultats scolaires, surtout en expression écrite, et ma professeure lisait souvent mes rédactions à la classe entière en ma présence ; cela me mettait très mal à l'aise, je rougissais en regardant les lignes du carrelage, comptant les secondes qui me séparaient encore de la fin de cette épreuve. J'étais si peu sûre de moi que je ne parvenais même pas à profiter de mes succès. Je n'étais pas difficile à la maison, la plupart du temps je restais enfermée dans ma chambre à faire mes devoirs et à lire les livres empruntés à la bibliothèque. Ma mère avait réduit son temps de travail mais en passait beaucoup devant la télévision à volume bas, et le silence remplissait tous nos espaces. Les appels de mon père

Si je ferme les yeux

avaient commencé à se faire plus rares et il ne me téléphonait plus que lorsqu'il passait par Rome ; mais il oubliait très souvent de venir me voir. Il y avait toujours une exposition, un vernissage, une interview, un événement « efficace » – il employait souvent cet adjectif – ou un moment d'inspiration extrême qu'il devait saisir sans voir personne. Après la série de bas-reliefs inaugurée par *Eikasias*, sa cote avait augmenté ; les demandes, expositions et travaux de commande abondaient. Mais il demeurait inquiet, impatient, comme s'il était toujours à la recherche de quelque chose.

– Pourquoi es-tu revenu ? insistai-je.

– J'ai mis en vente l'atelier pour couvrir des frais.

– Et *Eikasias*, tu la vends aussi ?

Je pensais à la sculpture, à la dernière trace qui pouvait disparaître de nos vies déjà si éloignées. En un instant, je cédaï déjà à l'envoûtement de son art.

– Elle est à toi, répondit-il comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

– Je ne veux rien qui vienne de toi.

J'avais pris un ton plein de colère, différent de celui, détaché, sur la défensive, derrière lequel je m'étais retranchée au cours des années où il venait me voir rarement. Il réagit avec une ironie sans enthousiasme.

– Quand je ne serai plus là, me fit-il remarquer, sa cote augmentera probablement. Si tu veux, tu pourras la vendre.

Je sentis un frisson me parcourir l'échine. Tout à coup, je devinai pourquoi il avait décidé de me voir. Les kilos qu'il avait perdus, son visage gonflé. Je comprenais la raison de tous mes pressentiments. Et si je me trouvais là, c'était à cause de son immense égoïsme. Il ne voulait pas être seul au moment où il avait réalisé qu'il allait mourir.

Je le regardai, retenant mon souffle.

– Tu es malade ?

Mais il fit non de la tête, avec un léger sourire attendri. Il se mit à jouer avec son briquet.

– Dis-le-moi... Il t'arrive quelque chose de grave ?

– Je ne suis pas mourant, non. Je n'ai pas cette chance.

Il me donnait cette même réponse lorsque j'étais enfant, à chaque fois que le sujet de la mort surgissait dans une discussion, parfois